

De l'arc au fusil

Un changement technologique chez les Wayāpi de Guyane

Pierre GRENAND
ORSTOM

Les changements technologiques sont au cœur de la transformation, qu'elle soit lente ou rapide, des sociétés humaines¹. Ils représentent le plus souvent une part capitale des travaux des archéologues et des historiens traitant de l'évolution des cultures de l'Ancien Monde et s'inscrivent dans un continuum – le seul que l'on puisse raisonnablement suivre selon LEROI-GOURHAN (1971) – allant de la révolution néolithique à l'industrialisation du XIX^e siècle.

Mais dès lors que l'on aborde l'étude des sociétés primitives, sociétés à petites unités, sociétés froides..., appelons-les comme l'on voudra, dévolues classiquement aux anthropologues, tout se passe comme si l'étude de ce domaine relevait de deux champs distincts d'observation.

D'une part, on analyse des civilisations matérielles, des technologies, des savoir-faire à l'intérieur d'une culture ou d'une aire culturelle délimitée et les changements y sont surtout envisagés en tant qu'endo-évolution, même si les échanges intertribaux ne sont pas niés. D'autre part, on aborde les changements (qu'ils soient techniques ou non) induits par le contact avec le monde européen surtout en termes d'acculturation ou mieux encore d'impact destructeur. On opère ainsi une dichotomie entre deux champs d'observation dont la différenciation est essentiellement qualitative.

Or si l'on admet avec LEROI-GOURHAN (1973) que l'observation des techniques peut se faire séparément de l'histoire d'un peuple, sachant aussi que la création, l'échange et l'adaptation sont de tous les moments de la vie de

¹ Je remercie bien sincèrement Jean-Jacques Piolat, fin connaisseur de l'archerie wayāpi, pour les excellentes critiques qu'il a portées sur ce manuscrit alors qu'il était encore à l'état d'ébauche. Tous les dessins agrémentant cet article sont de la plume de Danièle Molez.



Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

l'espèce humaine, il semble raisonnable d'avancer qu'une hache, qu'elle soit en pierre ou en métal, peut être utilisée de façon tout aussi efficace dans des sociétés aussi différentes qu'une bande de chasseurs d'Australie, un groupe amérindien d'Amazonie ou une communauté bourguignonne. Reste à savoir comment et pourquoi. Mais il convient aussi de s'interroger sur la substitution quasi automatique de la première par la seconde, partout où ces deux formes ont été mises en contact.

Dans l'exemple que nous allons analyser, celui de l'arc et du fusil, ces deux objets en dépit de formes, de matériaux et de fonctionnements différents ont une même finalité, tuer, tout en visant deux objectifs distincts : combattre l'ennemi et surtout se procurer des aliments carnés.

Il est bien sûr délicat, dans le cas du continent américain, d'analyser un changement technologique aussi important sans prendre en compte l'évidence des formidables bouleversements démographiques, politiques et sociaux induits par l'Occident depuis le XVI^e siècle, région après région et en conséquence d'en traiter sereinement en simples termes de tendance évolutive ou de diffusion (LEROI-GOURHAN, 1971). Pour cette simple raison, il nous semble plus prudent, dans le cas qui nous occupe, de ne pas séparer l'étude de l'évolution de l'armement de la société envisagée, en tant que dynamique adaptative, de celle de son contexte historique. Ce choix est par ailleurs renforcé par la possibilité de reconstruire les séquences événementielles qui ont présidé au passage de l'arc au fusil.

Pourtant, même si la piste historique offre des perspectives fructueuses, l'anthropologie contemporaine a pu montrer dans des domaines tels l'organisation sociale ou les systèmes de pensée à quel point la pérennisation des structures pré-coloniales était importante en dépit des chocs externes. En ce qui concerne la technologie, CHIARA (1986) soulignait récemment pour l'Amérique tropicale que bien peu d'ethnologues ont tenté de comprendre quelles représentations ont été ou sont encore associées aux changements technologiques². J'ajouterai qu'il convient également de s'interroger sur la continuité de gestes, de savoirs, de pratiques associés à des techniques, bien antérieurs au contact avec le monde européen. Cette carence s'explique au moins pour les dernières décennies, par le fait que le sujet n'est le plus souvent abordé qu'à travers deux approches :

– celle de l'évolution technique s'inscrivant dans un schéma universel dynamique linéaire, illustrée par Leroi-Gourhan et dont l'évidence à cette échelle masque très sensiblement la réalité au niveau de l'observation de cas;

– celle de l'adaptation écologico-culturelle optimale à un milieu donné, illustrée par l'école de l'écologie culturelle qui s'intéresse surtout à des mesures d'efficacité ou de rendements et reste oublieuse d'un fait simple : l'optimisation

² Voir cependant l'excellent texte intitulé «L'équipement civilisateur» de RIBEIRO (1971).

ne vaut pour une ethnie donnée qu'à travers ce qu'elle définit elle-même comme proprement optimal.

Ce deuxième courant de pensée – propre à nos collègues nord-américains – est particulièrement bien représenté parmi les travaux sur l'Amérique tropicale, les mérites comparés de l'arc et de la sarbacane d'un côté avec ceux du fusil de l'autre ayant littéralement obsédé de nombreux auteurs. Or, BRUNELLI (1985), critiquant avec humour cette obsession de la valeur comparée de techniques mesurées en poids de protéines, ouvre à propos des Zoró de Rondônia (Brésil), une approche beaucoup plus nuancée en réexaminant d'un côté la fonction des armes et de l'autre les circonstances du changement. Néanmoins, il prend quelques risques en concluant, à partir du seul cas des Zoró, au manque de choix des sociétés amérindiennes face aux technologies venues de l'Occident qu'il considère de manière toute philosophique comme strictement imposées.

En vérité, nous manquons cruellement d'études de cas pour nous permettre une telle généralisation. Sans m'éloigner des propositions de Brunelli, c'est d'abord avec la volonté de fournir et d'organiser un matériau alliant histoire, technologie et écologie humaine que je me propose d'examiner le passage de l'arc au fusil chez les Wayāpi.

Je montrerai d'abord, à travers l'étude de l'armement, que la notion de changement technologique n'est pas liée à l'apparition des Européens. Nous verrons ainsi que les Wayāpi, sans modifier les fondements de leur culture surent, en migrant à travers le plateau des Guyanes, s'approprier de nombreuses techniques (sans compter les manifestations esthétiques porteuses de symboles) propres aux ethnies de cette région. En ce qui concerne l'armement, nous verrons aussi que des facteurs écologiques (ici l'existence d'un arbre fournissant un excellent bois d'arc) combinés à la mise en valeur de cette ressource peuvent être décisifs quant à l'adoption d'un objet nouveau, en l'occurrence, le remplacement d'un type d'archerie par un autre.

J'étudierai ensuite le passage de l'arc au fusil, processus beaucoup plus long et plus complexe qu'on ne l'imagine généralement, ce qui me permettra de nuancer la fascination que les objets européens sont sensés avoir exercée sur les Amérindiens. Ce faisant, je prendrai parallèlement en compte l'évolution des armes européennes entre le XVI^e et le XX^e siècles, ainsi que l'attitude des sociétés qui en étaient porteuses face aux sociétés amérindiennes.

Je terminerai par l'étude des places occupées aujourd'hui par l'arc et le fusil dans la société wayāpi, autant du point de vue des techniques d'acquisition que de celui des représentations et des significations sociologiques qui s'y attachent. Je m'interrogerai *in fine* sur les causes d'un aussi long processus de changement.

C'est donc à des formes et à des fonctions, selon les définitions qu'en donne SIGAUT (1987), que je m'attacherai, laissant de côté ce qu'il nomme les fonctionnements sur lesquels je ne possède que des données que je considère comme fragmentaires.

1. L'armement traditionnel des Wayāpi

1.1. Les arcs et les flèches des Wayāpi du XIX^e siècle à nos jours

Parler de tradition et donc ici d'armement traditionnel est comme on le sait en anthropologie extrêmement relatif et risqué. Dans le domaine de la technologie comme dans tous ceux qui concernent notre discipline, le qualificatif de *traditionnel* s'inscrit dans le temps long, prenant sens ici par l'image de l'arc et de la flèche, et forme un couple d'opposition avec le mot *moderne*, sensé être illustré par les armes à feu d'irruption récente.

Avant de nous immerger dans notre propos, évoquons brièvement, afin d'éviter confusion et répétition, qui sont les Wayāpi. Avec les Émerillon, ils forment une intrusion de peuples tupi-guarani dans le plateau des Guyanes, région classiquement dominée par des peuples de langues karib et arawak dont RIVIÈRE (1984) a montré qu'ils constituaient une unité culturelle régionale pertinente. Les Wayāpi donc, originaires du sud de l'Amazone, se sont taillés entre 1730 et 1830 un territoire couvrant le centre-nord de l'Amapá (Brésil) et le sud-est de la Guyane française. Cette période d'expansion suivie par une autre de déclin induite principalement par un écroulement démographique dû aux maladies nouvelles, fut marquée, à la suite de contacts avec les autres peuples en place dans l'est des Guyanes, par de profonds changements dans le domaine de l'organisation sociale, de l'art et de la culture matérielle, le système de pensée et la langue demeurant très stables lorsqu'on les compare aux autres peuples tupi-guarani.

L'armement que je me propose ici d'examiner s'inscrit sans ambiguïté dans le cadre de ces changements.

L'arc wayāpi contemporain semble identique en tout point à ce qu'il était déjà dans le premier tiers du XIX^e siècle. Si l'on ne peut fonder cette affirmation que sur un seul texte précis du strict point de vue descriptif, celui de CREVAUX (1883), les remarques ponctuelles des auteurs qui ont écrit au cours des cinquante années qui précèdent son voyage traitent de toute évidence de la même arme. Une gravure anonyme du début du XIX^e siècle représentant un chasseur au repos montre d'ailleurs un arc et une flèche très similaires à ceux observables de nos jours. Les auteurs du XIX^e siècle, tels ADAM DE BAUVE & FERRÉ (1833-34), LEPRIEUR (1834), CREVAUX (*ibid.*) et COUDREAU (1893) emploient, pour désigner l'objet, le mot *pa i r a* (*pa i l a*, selon notre graphie), vocable d'origine karib s'appliquant d'abord à l'*arbre* et au *bois* dans lequel l'arc est taillé puis secondairement à l'*arme* elle-même. Or, existe à côté de cet emprunt, le mot actuel que nous avons collecté pour l'*arme*, *wi l a p a m a*, mot stable dans les langues tupi-guarani pour désigner l'*arc* et ne pouvant qu'être

déjà présent au XIX^e siècle³. Le flou linguistique de nos prédécesseurs implique plusieurs choses : la première, qu'à cette époque le mot *pa i l a* désignait pour les Wayāpi un *objet* dont la matière et l'aspect général étaient caractéristiques du plateau des Guyanes; la seconde, que le souvenir de la forme et de la matière de l'arc précédant leur migration était encore assez vivace pour que le mot désignant l'arc ancien ne pût être appliqué spontanément à l'arc récemment adopté; la troisième enfin, qu'aujourd'hui l'emprunt de la matière première, de l'objet qu'on en tire et du mot pour les dire est digéré au point que l'emploi du mot karib (*pa i l a*) soit réservé à la désignation de la *matière*, permettant ainsi au vieux mot tupi pour l'*objet* (*w i l a p a m a*) d'être réutilisé sans risque d'équivoque.

L'arc de chasse des Wayāpi est une arme de grande taille (1m 97 en moyenne sur une série de dix arcs contemporains mesurés, CREVAUX indiquant sans autre précision une longueur de 2 m)⁴, puissante et souple à la fois, singulièrement fine avec un diamètre moyen à l'empoignage de 23 mm et présentant une section qualifiée de haute avec une face interne ovale et une face externe plate selon la classification de HEATH & CHIARA (1977). Il s'agit d'une arme dite simple dont le corps n'est fait que d'un seul matériau, s'effilant progressivement à partir de l'empoignage vers les deux extrémités et présentant au repos une courbure minime, du moins chez les arcs de fabrication récente. Les extrémités ou épaules présentent avec le corps de l'arme deux décrochements d'un millimètre chacun sur une longueur de 2 cm qui sont destinés à recevoir, à la partie supérieure le nœud libre de la corde de tension et à l'autre, un nœud intermédiaire entre cette même corde et son prolongement torsadé en deux sections à équidistance du centre de l'arc. Spontanément, les Wayāpi indiquent pour ce prolongement une fonction de réserve en cas de rupture de la corde, mais la fonction esthétique peut être également avancée car la finesse de cette réserve écarte la fonction utilitaire, au moins sur la majeure partie de sa longueur.

Le matériau dans lequel est taillé l'arc est presque uniquement le cœur dur et foncé d'un arbre nommé *pa i l a* par les Wayāpi, *bois de lettre* par les Français, *bwalet* par les Créoles et *Brosimum guianense*, une Moracée, par les botanistes⁵. Le cœur des arbres morts et déjà tombés au sol est débité à la hache,

³ D'ailleurs, LEPRIEUR (1834) cite bien dans son vocabulaire le mot *ou r a p a m a* qu'il traduit par «corde d'arc»; erreur de traduction certes, mais l'existence du mot ne peut être mise en doute.

⁴ ADAM DE BAUVE & FERRÉ (1834) parlent cependant d'arcs de 7 à 8 pieds de long, soit de 2,26 à 2,59 m!

⁵ Dans les Guyanes, l'usage dominant de l'espèce *Brosimum guianense* (Aublet) Huber et parfois de l'espèce voisine *B. rubescens* Taubert, toutes deux de la famille des Moracées, appelle quelques remarques complémentaires.

Tout d'abord selon la révision des Brosimées faite par Berg en 1972, ces deux espèces croissent en de nombreux points des forêts humides d'Amérique tropicale, du Panama à l'État

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

dégrossi à la machette puis raboté et enfin longuement poli avec la mâchoire inférieure du pécari à collier. Cet outil est si parfaitement adapté au profilage progressif de l'arc que les Wayāpi affirment ne pouvoir lui substituer aucun outil métallique équivalent parmi ceux importés en Guyane. Cette remarque vaut d'ailleurs pour une partie non négligeable des observations ethnographiques examinées à l'échelle du bassin amazonien et ce pour des matériaux ligneux extrêmement variés. La corde est obtenue par torsion sur la cuisse de trois torons, d'abord vrillés séparément dans un sens, puis vrillés tous ensemble dans l'autre sens; elle est faite de fibres extraites des feuilles crassulentes de *ku l a w a*, une Broméliacée (*Bromelia karatas*) cultivée dans les abattis. Pour la rendre imputrescible et afin qu'elle ne s'effiloche pas à l'usage, elle est frottée avec des tampons d'écorce de *t u l i l i* (*Sclerolobium paraense*) ou de *s i s i* (*Inga bourgoni*, *I. alba* et *I. pezizifera*), toutes riches en tanins, tandis que l'arc lui-même est régulièrement graissé avec l'huile extraite du fruit de *carapa* (*y a n i*, *Carapa guianensis*) afin de lui conférer plus d'élasticité. A quelques variantes près, des observations similaires ont été effectuées sur l'ensemble du plateau des Guyanes par divers ethnographes tels ROTH (1924, 1929), YDE (1965), FRIKEL (1973), KOCH-GRÜNBERG (1982), etc.

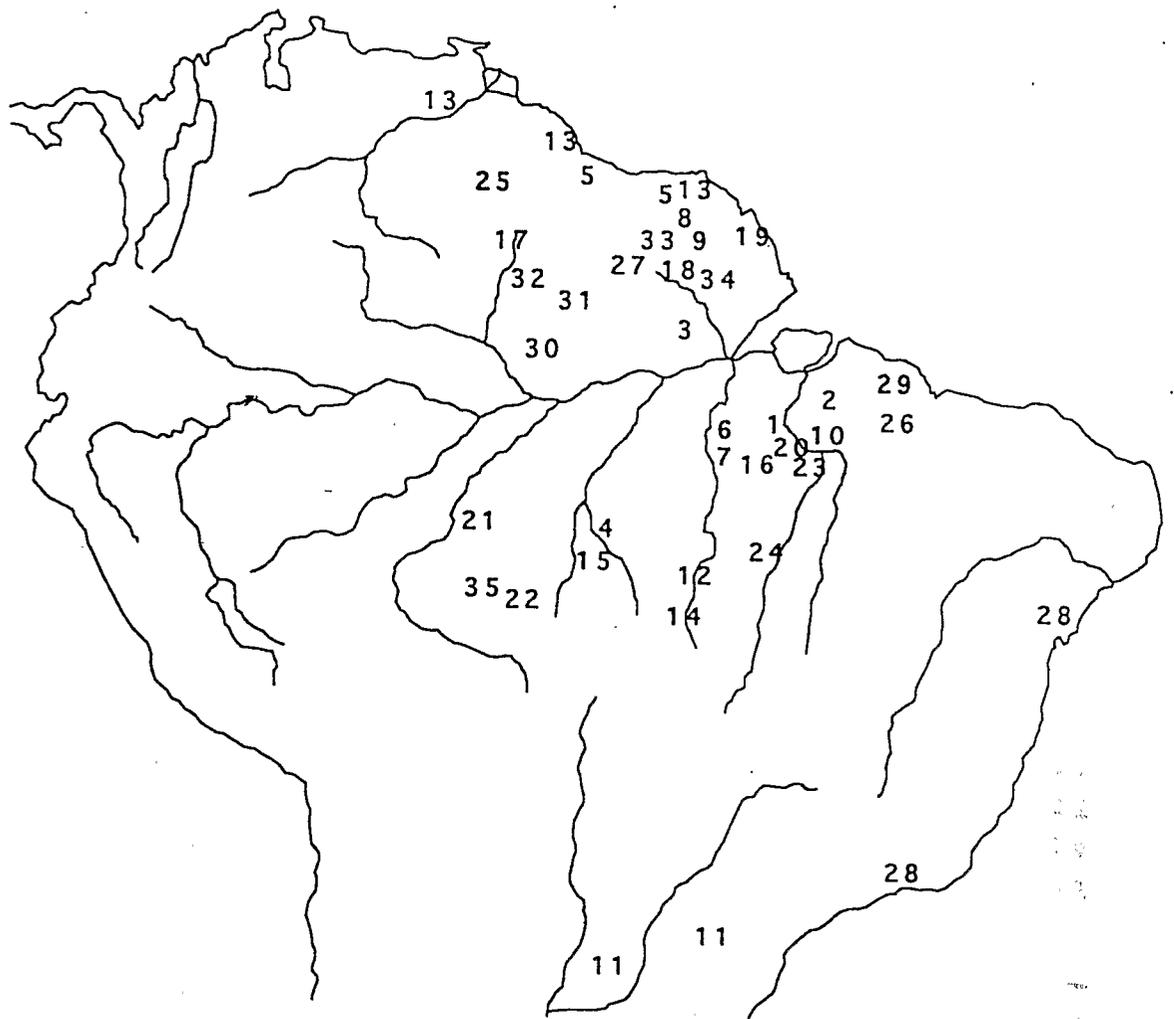
En plus des arcs de chasse (utilisés également jadis pour la guerre), les Wayāpi fabriquent des arcs de pêche dont la différence réside essentiellement dans la longueur (de 1m 60 à 1m 70 seulement). Toujours suivant les mêmes techniques, sont fabriqués, avec la même minutie, des arcs de taille de plus en plus petite réservés aux adolescents et aux enfants, allant jusqu'à de touchants

de Rio de Janeiro. L'aire de répartition n'est cependant pas continue et le plateau des Guyanes est la région où le plus grand nombre de collectes ont été faites.

Ensuite, hors du même plateau des Guyanes, je n'ai trouvé dans les sources dont je dispose aucune citation évoquant l'usage de l'une ou l'autre espèce comme bois d'arc. Elle ne sont pourtant pas ignorées des populations contemporaines, puisque des auteurs comme LECOINTE (1922), RIZZINI (1986) et PIO CORRÊA (1984) les citent pour l'Amazonie brésilienne sous les noms de *maira pinima*, *maira piranga* ou encore de *pau rainha*, pour leur usage en marqueterie.

En contrepartie, pratiquement toutes les populations amérindiennes de l'est, du centre et du sud du plateau des Guyanes utilisent (ou utilisaient) ces espèces pour fabriquer leurs arcs. Ce sont d'ouest en est : les Taulipang, les Makushi, les Wapishana, les Waimiri-Atroari, les Waiwai et apparentés, les Tiriyo, les Arawak, les Karib (Kaliña, Galibi), les Wayana, les Aparai, les Émerillon, les Wayāpi et enfin les Palikur.

Un tel continuum indique que nous sommes face à un exemple peu discutable de diffusion culturelle. Ceci n'explique cependant pas pourquoi ces deux espèces de *Brosimum* ne sont pas utilisées par les Amérindiens pour leur archerie dans le reste de leur aire de répartition. Le seul critère qui pourrait être retenu, la rareté, n'est en aucun cas valide puisque les ethnies des Guyanes la considère comme constante, *Brosimum guianense* en particulier, croissant en peuplements éloignés les uns des autres. En conséquence, chaque communauté essaie de garder le monopole des peuplements qu'elle a localisés, non seulement à des fins d'usage mais aussi à des fins d'échange.



1	Akuawa-Asurini	18	Namikwan
2	Amanayé	19	Palikur
3	Aparai	20	Parakanã
4	Apiaka	21	Parintintin
5	Arawak	22	Surui de Rondonia
6	Araweté	23	Surui du Pará
7	Asurini	24	Tapirapé
8	Boni (Noirs Marrons)	25	Taulipang
9	Emerillon	26	Tenetehara
10	Gavião du Pará	27	Tiriyo
11	Guarani	28	Tupinamba
12	Juruna	29	Urubu
13	Kaliña	30	Waimiri-Atroari
14	Kamayura	31	Waiwai
15	Kayabi	32	Wapishana
16	Kayapo	33	Wayana
17	Makushi	34	Wayãpi
		35	Zoró

Carte. Ethnies citées dans le présent article.

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

arcs miniatures de 30 cm au plus, rabotés dans des rognures pour les garçonnets faisant leurs premiers pas.

Les flèches sont des armes plus complexes dont la classification est faite par les spécialistes⁶ soit à partir des pointes (chaque ethnie amérindienne en connaît plusieurs types), soit par le mode de fixation de l'empennage (en général, chaque ethnie n'utilise qu'un type de base). Un troisième mode de classification considéré comme secondaire par les organologues est la manière dont est taillé l'empennage.

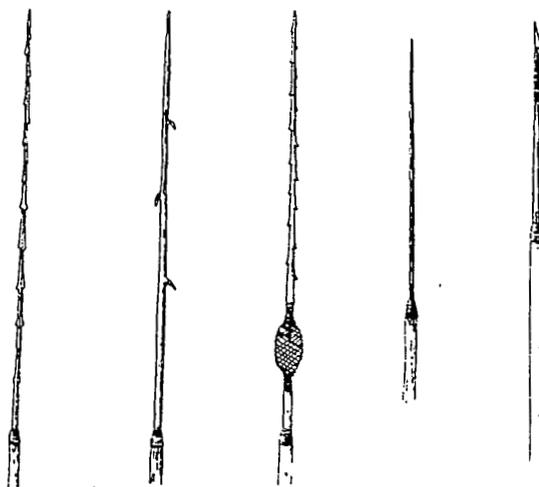
La flèche wayāpi (*wi l a p a*) est un objet extrêmement long et fin⁷ dont la hampe provient du pédoncule floral d'une graminée semi-cultivée (*wi wa*, *Gynerium sagittatum*); il s'agit là d'un matériau alliant grande légèreté et bonne rigidité; cette hampe est complétée d'une pointe insérée directement ou munie d'un support intermédiaire, d'un empennage (sauf les flèches de pêche) auquel on adjoint à la partie sommitale deux duvets; enfin, un petit poinçon de bois inséré dans le talon du roseau permet la taille d'une encoche très résistante. Poinçon, empennage, pointe et support de pointe sont amarrés par des ligatures formant des décors variés presque tous nommés; ce sont soit des fils de coton fixés à la poix de *w a l a t i w ā* et de *i w i ' i* (*Moronobea coccinea* et *Symphonia globulifera* d'une part, *Manilkara bidentata* d'autre part), soit, dans le cas des pointes de pêche, soumises à de fréquentes humidifications, des fibres de *Bromelia* fixées avec les mêmes poix. Enfin pointe, hampe et amarrages d'empennage sont peints ou décorés avec divers colorants végétaux. Ce sont douze à treize matériaux différents qui sont ainsi nécessaires pour la fabrication d'une flèche, faisant de cet objet l'un des plus sophistiqués de la technologie wayāpi.

L'empennage, que je rattache au type appelé radial ou parallèle selon les auteurs, est fait à partir de deux plumes de divers gros oiseaux dont on n'utilise que la moitié la plus large. Les plumes du hocco (*m i t ū*, *Crax alector*), représentent 75% des empennages. Ces deux demi-plumes sont taillées de manière dite ondulée ou parfois en parallélogramme (CHIARA, 1986). L'amarrage est en fil de coton, ménageant des espacements très variables de façon à former des motifs qui sont tous nommés par les Wayāpi. Cet empennage très caractéristique de la région des Guyanes sera réévoqué plus avant sur un mode comparatif.

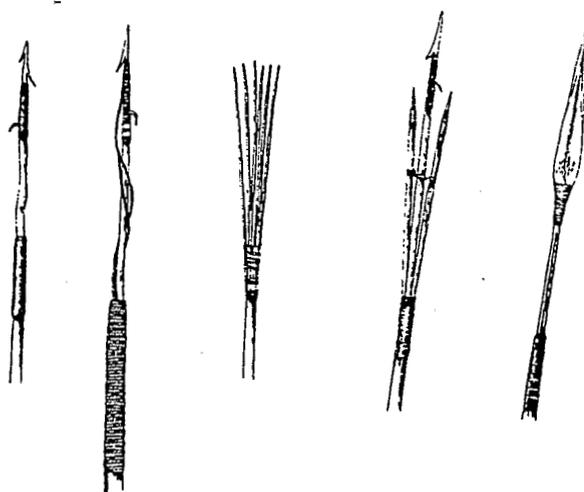
Les matériaux utilisés pour les pointes se combinent avec les formes pour déterminer la nomenclature telle qu'elle est énoncée par les Wayāpi. La voici sous la forme d'un tableau, sensiblement différent de celui que j'ai déjà publié (GRENAND, 1980), agrémentée de dessins (Fig. 1). Au-delà des classifications

⁶ Voir en particulier pour l'Amérique tropicale MÉTRAUX (1949), HEATH & CHIARA (1977) et CHIARA (1986).

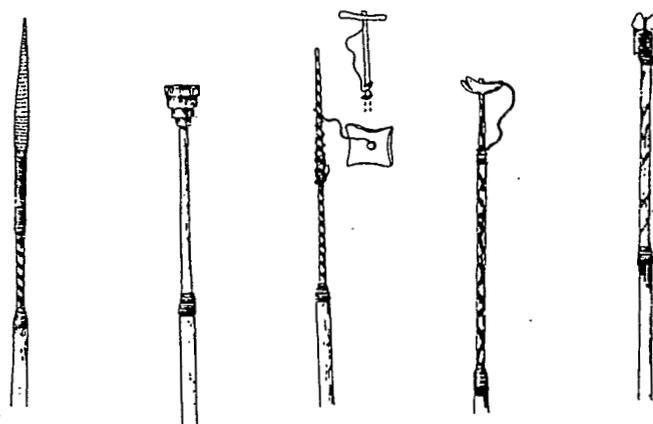
⁷ Une longueur moyenne de 1m 87 a été obtenue sur un lot d'une quarantaine de flèches se répartissant en neuf grandes catégories.



1. wilapalākwā 2. wilakulu 3. piwō 4. wilapalākwātā'ī 5. wilapalāsī



6. atimi 7. atimitalay 8. suluku 9. pātā 10. kulumuli



11. wilali 12. wilatapu 13. yāwītapu 14. munu'itapu 15. tapi'ikwāy

Figure 1. Les pointes de flèches des Wayāpi (in F. Grenand, 1989).

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

ethnologiques dont je me suis servi au cours de cette description, les Wayapi retiennent pour nommer leurs flèches : la forme de la pointe, le matériau utilisé et les gibiers ou poissons recherchés. Sur ce dernier point cependant, on notera à la lecture du tableau un degré certain de polyvalence, les circonstances de l'usage donnant en outre lieu à un certain pragmatisme.

Les flèches wayāpi et leur utilisation

Types de base	Nom	Qualification	Matériau	Utilisation
aiguë avec empennage	wilapalākwā	pointe barbelée à section circulaire ^a	bois durs ^b	gibier à plumes, iguane
aiguë avec empennage	wilakulu	pointe barbelée sommaire (barbes taillées à l'insertion des branchettes)	bois durs ^b	oiseaux petits et moyens
aiguë avec empennage	piwō	pointe barbelée sifflante, avec graine dure évidée et percée d'un trou	bois durs ^b et graine de palmier kunānā (<i>Astrocaryum paramaca</i>)	pour effrayer les singes dissimulés dans les grands arbres
aiguë avec empennage	wilapalākwā tā'ī	pointe lisse taillée dans une branche fine	bois durs ^b	pour blesser les oiseaux (perroquets, aras...)
aiguë avec empennage	wilapalāsī	pointe foëne à une seule barbelure en os avec ergot	tibias de singe atèle ou de pécarì à collier	singes, paresseux
aiguë sans empennage	atimi	pointe foëne à une seule barbelure en fer avec ergot	métal de récupération	gros poissons, caïmans
aiguë sans empennage	atimitalay	flèche harpon à pointe en fer amovible	métal de récupération; support de pointe en bois d'arc	poisson aïmara (<i>Hoplias macropthalmus</i>)
aiguë sans empennage	suluku	flèche multipointe : 6 pointes lisses divergentes	bois d'arc (<i>Brosimum guianense</i>)	petits poissons en eaux calmes
aiguë avec ou sans empennage	pātā	pointe foëne trifourchue ^c	bois durs ^b , os, ou métal de récupération	poissons petits et moyens
lancéolée avec empennage	kulumuli	pointe lancéolée en bambou de section arquée amarrée sur un support de bois dur ^d	bambou kulumuli et plus rarement takwāsī (<i>Guadua spp.</i>)	tous les gibiers terrestres à poils (agouti, paca, pécaris, tapir...)
lancéolée avec empennage	wilali	pointe-aiguillon incisée enduite de poison	rachis de palmier walakuli (<i>Attalea attaleoides</i>) et poison <i>Strychnos</i>	singes essentiellement

tampon ou boncon avec empennage	wilatapu	pointe assommoir à tête aplatie	bois dur ^d yawapoi i, (<i>Sciadotenia cayennensis</i>)	pour capturer les oiseaux vivants ou tuer les petits pour les parures
tampon ou boncon avec empennage	yāwītapu	pointe assommoir faite d'un morceau de carapace de tortue enfilé sur un support de bois dur	tortue terrestre (<i>Geochelone denticulata</i>) et bois dur ^d	même usage que précédemment
tampon ou boncon avec empennage	munu'itapu	pointe assommoir faite d'une graine taillée enfilée sur un support de bois dur	graine de munu'i (<i>Dipteryx spp.</i>) et bois dur ^d	même usage que précédemment
tampon ou boncon avec empennage	tapi'fkwāy	pointe assommoir en molaire de tapir amarrée sur un support en bois dur	molaire de tapir et bois dur ^d	petit gibier à poils

a Il en existe plusieurs variantes nommées en fonction de la disposition des barbelures.

b De nombreuses espèces conviennent pour ces pointes : iwapitā (*Eugenia patrisii*), pilalea (*Calyptanthes spp.*), yanu'i (*Hirtella racemosa*), wilakitā (*Mouriri crassifolia*) et talakwa'i (*Mouriri sagotiana*).

c Il en existe trois variantes : soit à pointe lisse en bois dur, soit à pointe foëne en os sur support en bois dur, soit encore à pointe foëne en fer sur support en bois dur.

d Les supports de pointes de flèche sont taillés dans les mêmes bois que les pointes aiguës, auxquels on peut adjoindre quelques autres espèces, telles pake'a'i (*Marlierea gleasonii*), wilamunuwi (*Heisteria microcalyx*) et iāyū (*Rinorea spp.*).

1.2. L'armement traditionnel des Wayāpi est-il ancien ?

Penser en termes, soit de continuité profonde, soit de changements induits à partir de sphères extérieures, nous conduit en premier lieu à nous positionner face aux phénomènes de diffusion, sélection et innovation propres à toutes les sociétés.

L'archerie des Wayāpi, ainsi que d'autres traits de leur civilisation matérielle telles la vannerie et la parure, présentent de nombreuses affinités avec les autres cultures du plateau des Guyanes. Les modalités historiques du contact, y compris des processus d'absorption de groupes résiduels, ont été étudiées en détail dans un travail antérieur (GRENAND P., 1982) et je me suis contenté d'en rappeler plus haut les grands traits. Il n'est pas inutile cependant de réaffirmer que le panorama ethnique contemporain de l'est des Guyanes est bien peu de chose au regard de la multitude des groupes cités au début du XVIII^e siècle. Les morts ont façonné et façonnent encore à bien des égards le quotidien des vivants. Ce foisonnement ethnique, impliquant en particulier des réseaux d'échange complexes sur des aires très vastes, joua indubitablement un rôle dans la constitution de la culture wayāpi telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui. C'est donc en tenant compte de blocs culturels plus que d'ethnies que j'essaierai de

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

comparer l'archerie des Wayāpi, d'une part avec celle des Tupi-Guarani localisés au sud de l'Amazone, d'autre part avec celle des populations peuplant l'hinterland des Guyanes. Ce faisant, j'intégrerai à mon propos les bribes de savoir que les Wayāpi conservent de ces changements anciens.

Des sources dont nous disposons, se dégage une image partielle de l'archerie, les documents allant de monographies, telles celles de WAGLEY & GALVÃO (1961), OLIVEIRA (1970), ARNAUD (1983) ou BALÉE (1984), à des travaux plus généraux consacrés à la civilisation matérielle, comme ceux de ROTH (1924, 1929) et de MÉTRAUX (1928, 1949). Ils suffisent cependant à faire apparaître un contraste frappant entre les régions que nous envisageons.

En ce qui concerne les ethnies situées au sud de l'Amazone et singulièrement⁸ les Tupi-Guarani qui retiendront plus particulièrement mon attention, on note divers traits pertinents que l'on ne rencontre pas dans le plateau des Guyanes. Dans ces régions méridionales, l'arc n'est jamais fait en *Brosimum*, qu'il s'agisse des espèces *guianense* ou *rubescens*⁸ pourtant toutes deux présentes dans l'ensemble du bassin amazonien et dans la forêt atlantique (BERG, 1972). Les matériaux dominants sont divers palmiers (des *Astrocaryum* et *Iriartea exhorrida*) et surtout les différents *pau d'arco* ou *ipê*, appellations recouvrant au Brésil plusieurs *Tabebuia* (syn. *Tecoma*). A l'exception de l'arc juruna, la largeur de ces arcs (de 4 à 7 cm) est en général beaucoup plus importante que celle des arcs guyanais. La longueur est un caractère moins saillant puisque la région présente aussi bien des arcs longs, au même titre que dans les Guyanes, c'est-à-dire de plus de 1m 80 (Tapirape, Amanayé, Parintintin, Kamayura), que des arcs courts (Tenetehara, Asurini, Akuawa-Asurini, Parakanā, Urubu, Surui du Tocantins). Le trait le plus remarquable reste la forme de la section aplatie qui présente presque toujours une face externe très convexe, voire presque semi-circulaire et une face interne plate ou légèrement bombée (Akuawa-Asurini, Surui du Tocantins, Asurini, Apiaka, Tenetehara, Arawete, Parintintin) (Fig. 2). Cette particularité semble un trait culturel caractéristique puisqu'elle est déjà signalée chez les Tupinamba du XVI^e siècle. Tout au plus rencontre-t-on chez certains groupes tupi tels les Surui de Rondônia, les Zoró ou les Parakanā, des formes elliptiques mais toujours très aplaties.

Les arcs guyanais sont en revanche très différents. Tout d'abord, même si quelques matériaux secondaires sont notés çà et là, tels les bois de divers palmiers, de *Mouriri*, de *Peltogyne* ou de *Tovomita*, *Brosimum guianense* est (ou était pour les régions en partie déforestées) massivement utilisé depuis le pays wapishana et makushi à l'ouest au pays palikur à l'est; et depuis les Galibi au nord jusqu'aux Aparai au sud. La nervosité et la souplesse de ce bois permet indubitablement une largeur à l'empoignage extrêmement modérée et des

⁸ Les bois de chacune de ces deux espèces sont extrêmement proches.



Figure 2. Sections d'arcs brésiliens.

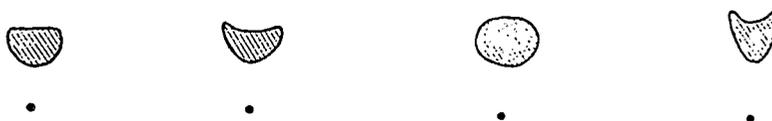


Figure 3. Sections d'arcs guyanais : Wayāpi, Palikur, Wayana, Waimiri-Atroari.

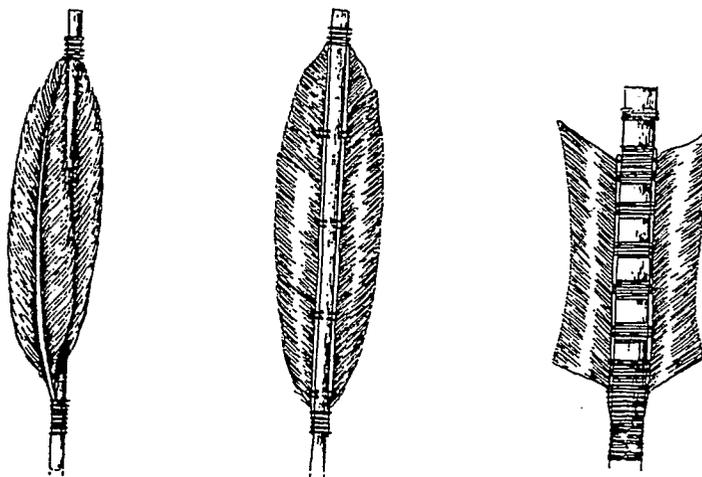


Figure 4. Différents empennages. Brésil : 1. Empennage tangentiel ou spiralé, anciennement dit «est-brésilien». 2. Empennage parallèle cousu, anciennement dit «du Xingu» (in Chiara, 1986). Guyane : 3. Empennage parallèle ou radial (in F. Grenand, 1989).

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

performances balistiques remarquables. Cette dernière caractéristique n'existe au sud de l'Amazone que chez les Juruna et divers groupes gé (Kayapó et Gavião) maîtrisant la taille du bois des *Tabebuia*. La section est un autre indicateur pertinent puisque dans l'essentiel des Guyanes, elle est généralement plus haute que large; surtout, la convexité est majoritairement interne (elliptique, arrondie ou parfois ogivale), la face externe étant plate, légèrement concave, et plus rarement bombée. Le seul cas divergent de ce type général est celui des Waimiri-Atroari dont de nombreux arcs, parmi ceux que j'ai personnellement observés, sont de section rectangulaire (Fig. 3).

Le contraste offert par les flèches est tout aussi net que celui présenté pour les arcs.

Parmi les caractères les moins contingents, on note d'abord la longueur des flèches qui vont de petites (Surui du Tocantins, Parakanã, Tenetehara) à moyennes, voire grandes (Arawete, Urubu, Juruna, Tapirape, Parintintin). Viennent ensuite les pointes dont les types essentiels varient peu dans l'ensemble du bassin amazonien; la seule particularité notable est la présence fréquente de pointes lancéolées dépassant 35cm de long. Le matériau de base des flèches diverge plus sensiblement puisque la hampe florale du roseau à flèche (nommé en Amazonie brésilienne *uba* ou *camaiuva*) spécifique des Guyanes, est remplacée ici par le chaume de la même espèce ou par d'autres matériaux tels bambous grêles (*tacuapi*) ou palmiers graciles (surtout du genre *Bactris*). Le caractère le plus spécifique est sans aucun doute la fixation des empennages. Deux types de fixation dominant au sud de l'Amazone non seulement chez les Tupi-Guarani, mais aussi chez les Gé ou même les rares groupes karib et arawak : il s'agit de l'empennage tangentiel ou spiralé anciennement qualifié d'est-brésilien (avec une variante dite mixte) ou de l'empennage parallèle cousu à travers le corps de la flèche, anciennement dit du Xingu. Le premier est propre aux Tupinamba, aux Guarani, aux Tenetehara, aux Tapirape, aux Apiaka et aux Juruna (tous tupi-guarani) ainsi qu'aux Kayapó (gé). Le second caractérise toutes les ethnies du haut Xingu, les Akuawa-Asurini, les Asurini, les Kayabi, les Arawete et les Parakanã.

Toutes les particularités que je viens d'énumérer sont totalement absentes du plateau des Guyanes. Dans cette région, les flèches sont constamment longues (entre 1m 75 et 2 m) à l'exception encore de celles des Waimiri-Atroari, majoritairement faites de la hampe florale de *Gynerium*. Mais c'est l'empennage qui semble le plus caractéristique : il est parallèle ou radial selon la terminologie des différents auteurs; il est amarré sur la base de la hampe selon des ligatures diversement travaillées et surtout, comme le remarquait déjà MÉTRAUX (1949), il est taillé en pointe à la base laissant les dernières barbes de l'empennage légèrement déportées de chaque côté (Fig. 4). Cette particularité est expressément indiquée tant par les Wayana que les Wayãpi comme indispensable à une bonne giration de la flèche pendant son vol, affirmation

restant à vérifier pour les autres ethnies. Cet empennage est si caractéristique que Métraux n'hésita pas à le considérer comme typique des Guyanes, intuition qui fut pleinement confirmée par les observations postérieures (YDE, 1965; FRIKEL, 1973).

Arrivé à ce point de la comparaison, il m'est possible d'affirmer que les Wayāpi, lors de leur migration vers le nord, modifièrent radicalement leur armement, et ce probablement en moins d'un siècle, à une époque – nous le verrons plus loin – où ils découvraient également le fusil. Quelle conscience ont-ils de cette micro-révolution ?

De l'archerie ancienne, ils n'évoquent que bien peu de choses (GRENAND, 1982) : un empennage torsadé amarré aux deux extrémités des deux demi-pennes, suggérant ainsi l'empennage spiralé ou plus probablement sa variante mixte. Très significatif à mon sens est le fait qu'ils affirment que cet empennage était caractéristique des flèches de guerre, renvoyant ainsi à une époque où ils s'installaient, progressivement mais par la force, dans leur nouveau territoire. La seule autre réminiscence des temps anciens est l'utilisation du bois du palmier *ya t a ' i* (*Syagrus inajai*), présent tant au sud qu'au nord de l'Amazone, pour confectionner les arcs. Pour donner plus de poids à cette affirmation, les Wayāpi septentrionaux avancent que l'usage en est encore présent dans leurs communautés méridionales. Or, non seulement j'ai dû prendre acte du contraire, mais encore j'ai pu constater que les Wayāpi de l'Amapá étaient les seuls à savoir aujourd'hui exécuter *pa i l a t u l e*, «la danse de l'arc *paila*», arc nouveau adopté des ethnies guyanaises.

De l'histoire des changements techniques, il reste donc bien peu de choses, ce qui confirme pleinement l'idée de LEROI-GOURHAN (1973) selon laquelle ils opèrent tout à fait séparément de l'histoire des peuples eux-mêmes. Pourtant, même en l'absence d'études technologiques poussées, il me semble raisonnable d'avancer que non seulement l'archerie des Guyanes offrait sans doute aux Wayāpi un net progrès face à ce qu'ils connaissaient précédemment, mais encore qu'un facteur de dominance du nouvel environnement culturel a probablement également joué.

Sortant des conjectures, l'histoire de l'adoption du fusil, sensiblement mieux documentée, va nous permettre de discuter dans quelles conditions les changements sont perceptibles et dans quelles conditions les hommes se les approprient.

2. Les contacts successifs avec le fusil

Pour essayer de comprendre ce qu'ont représenté les armes à feu pour les Wayāpi, nous disposons de deux sources d'information : les propos des

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

intéressés eux-mêmes et les écrits des voyageurs. En d'autres temps (GRENAND, 1982), j'ai postulé la subjectivité de ces sources tout en montrant que par leur complémentarité, elles parvenaient à se rééquilibrer. Dans un domaine comme la technologie, le sujet engage à moins de subjectivité et nous approchons avec plus d'aisance, au détour d'observations simples et couvrant des séquences-temps facilement identifiables, une image qui approche le réel.

2.1. Étapes fluctuantes d'un changement

L'arme à feu, sous des formes techniques successives que je vais tenter d'identifier, fait partie des préoccupations politiques, du discours usuel ou métaphorique et plus encore de la gestuelle des Wayāpi, le tout exprimé par des mots depuis déjà fort longtemps en usage, au plus tôt depuis le XVII^e siècle, au plus tard au siècle suivant.

C'est bien la langue qui, à travers ses néologismes et ses emprunts, nous restitue les rencontres successives avec ce symbole de la conquête du Nouveau Monde : moka, alakausa, kalāwi, marquent autant d'étapes historiques s'imbriquant par tassement du temps dans l'évidence finale qu'il s'agit bien toujours de -lapa, l'arme, concept universel, que sa fonction soit la chasse ou la guerre. Mais de quelle arme s'agit-il ? Pour les Wayāpi, le terme désignant l'arme est dérivé, non pas du mot *arc*, mais de celui désignant la *flèche* (wila). C'est elle qui frappe, c'est elle qui touche au but. Elle est le symbole de la force, de la victoire et de la puissance sexuelle. Elle a été révélée aux enfants des hommes par le fils de Soleil dont elle est les rayons (F. GRENAND, 1982). Cette symbolisation explicite, sans équivoque, l'équivalence sémantique accordée au fusil, nous indiquant du même coup sa place dans l'échelle des valeurs, celle de la surnature.

Les premières mentions qui sont faites des Wayāpi au XVIII^e siècle par les archives françaises les associent aux raids esclavagistes que les Portugais lancent vers le plateau des Guyanes et surtout spécifient qu'ils imposent leur supériorité aux autres ethnies grâce au fusil :

«Les Oyampis sont installés au delà des cacaoyers du Camopi au sud-ouest. Amiacaré [un chef okomayana] avait été chés ces Indiens pour faire banaré [alliance] avec eux; mais ils le reçurent lui et ses gens à coups de fusil, sans pourtant tuer personne.» (lettre de KERKOVE, 1760)

«Les Indiens Oyampis ou Ouampi [...] ont eu une guerre considérable avec trois nations qui ont été repoussées et presque anéanties : parce que ces Oyampis étaient munis d'armes à feu que leur donnaient les Portugais pour les favoriser, les engager à leur fournir des esclaves.» (TONY, [1769], 1842)

Il est important d'indiquer que pour les ethnies peuplant alors l'arrière-pays guyanais, l'utilisation d'armes à feu par des peuples venus du sud était l'exacte symétrie d'une pression guerrière impulsée au nord par les Anglais puis les

Hollandais avec des ethnies côtières arawak (Lokono) et karib (Galibi, Kaliña, etc.).

En vérité on ne sait pratiquement rien des modalités d'utilisation des armes à feu par les anciens Wayāpi. De quel armement s'agit-il au cœur du XVIII^e siècle ? Très probablement de fusils et de mousquets à platine à mèche ou à rouet, car il est douteux que les fusils à platine à silex qui équipaient depuis peu les grandes armées européennes (Dolínek & Durdík, 1993), eussent déjà atteint les forts portugais et encore moins qu'ils fussent distribués à leurs alliés amérindiens. Quant au nombre d'armes à feu par troupe armée, il devait être faible et restreint à un rôle dissuasif, le gros des hommes, difficilement contrôlable militairement, culturellement et psychologiquement, restant sans doute équipé des armes habituelles, arcs, flèches et casse-têtes. Dans ce contexte particulier où l'aspect psychologique était très puissant et l'implication pratique quasiment nulle, il est probable que les armes à feu eurent un rôle négligeable pour la chasse.

Les Wayāpi usent aujourd'hui pour désigner le fusil en tant qu'objet, du mot *alakausa* dont il est aisé, à travers diverses langues karib, de montrer qu'il est une altération du mot espagnol ou portugais *arcabuz*, éventuellement, même si c'est plus douteux, du français *arquebuse*. Il est peu probable cependant que les ancêtres des Wayāpi aient véritablement connu ou manipulé l'arquebuse, en raison de la pénétration assez tardive des Portugais dans le bas et le moyen Xingu. De plus, les Wayāpi septentrionaux les plus âgés et la majorité des Wayāpi méridionaux emploient de façon alternative le néologisme *moka*, «ce qui tue», vocable stable désignant dans la grande majorité des langues tupi-guarani un continuum d'armes à feu allant de l'arquebuse portugaise du XVI^e siècle aux carabines à répétition contemporaines.

Le mot *alakausa*, même s'il a servi à désigner avant tout l'arquebuse pour d'autres ethnies côtières des Guyanes, n'a sans doute atteint les Wayāpi qu'au XIX^e siècle, soit à travers les alliances matrimoniales ou les liens commerciaux contractés avec les Wayana, soit à travers les mécanismes d'absorption des groupes résiduels tupi ou karib du bassin de l'Oyapock, soit plus anciennement encore au cours de contacts sporadiques avec ces mêmes populations lors des raids du XVIII^e siècle. En bref, lorsque les Wayāpi empruntent ce mot, il ne désigne déjà plus l'arquebuse mais les armes à mèche ou à rouet ou au mieux le fusil à silex.

Retenons en définitive que les Wayāpi étaient porteurs d'armes à feu dès le XVIII^e siècle et que l'objet lui-même (qu'ils se le fussent déjà approprié ou non), à travers l'évidence même d'un mot tel *moka*, leur était connu dès le siècle précédent.

L'ensemble des témoignages des voyageurs ainsi que les matériaux historiques que nous avons relevés offrent pour le XIX^e siècle une image toute différente. Les Wayāpi qui pénètrent à cette époque dans le bassin de l'Oyapock



Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

ne possèdent pas d'armes à feu et, pis encore, une anecdote contée par THÉBAULT DE LA MONDERIE (1857), fondée sur des observations faites en 1819 et intitulée *Étonnement pour un coup de fusil*, nous suggère qu'ils n'en ont jamais vu.

Une telle contradiction avec ce qui a été montré plus haut mérite pour le moins que nous la considérons comme une base essentielle de notre réflexion. En harmonie avec le texte de THÉBAULT, les récits wayāpi nient également la possession d'armes à feu dans «les temps anciens» (ces derniers commençant pour eux au-delà des six ou sept générations connues par les généalogies, soit il y a 150 ans environ). Par exemple, le récit qu'ils font du conflit ouvert qui les opposa aux Wayana dans le bassin du Jari, datable des deux dernières décennies du XVIII^e siècle, n'évoque que l'utilisation d'archerie et de casse-têtes, alors qu'en 1766, TONY (1842) parle, comme nous l'avons vu, de la crainte qu'ont les autres ethnies, aujourd'hui éteintes, des fusils de leurs ennemis wayāpi.

Ce va-et-vient fait de témoignages peu contestables pourrait être poursuivi pour cette période puisqu'un autre récit, wayāpi encore, met en scène ces derniers armés d'arcs et de flèches face à un groupe de métis possesseurs de fusils (identifiés par nous comme étant des *Cabanos*, obscurs héros et pitoyables vaincus de la grande révolte nativiste qui ensanglanta l'Amazonie entre 1828 et 1845). Ces hommes commencent par aider les Wayāpi à éliminer des membres d'une ethnie ennemie, les Namikwan, mais deviennent à leur tour des intrus dès lors qu'ils entendent s'insérer dans l'espace conquis par leurs alliés lors des trois décennies précédentes. C'est précisément en raison de leur possession d'armes à feu que les Wayāpi contemporains assurent qu'il fut bien difficile à leurs ancêtres de s'en débarrasser. Ce récit, même s'il ne crédite pas, bien au contraire, les Wayāpi d'armes à feu, indique pourtant que le fusil est associé à leur représentation de la guerre et surtout à ses aléas, la victoire et la défaite. Mieux encore, la suite du récit montre que face aux armes à feu, l'archerie ou les casse-têtes ne valent que s'ils sont employés avec ruse, c'est-à-dire en remodelant leurs techniques d'utilisation hors du code guerrier propre aux hostilités intertribales.

En définitive, le débat n'est pas de savoir si les Wayāpi ont possédé ou non le fusil dans ces périodes des premiers contacts avec les sociétés coloniales, les éléments dont nous disposons ne nous permettant pas de trancher, mais bien plutôt de se pencher sur sa représentation ambivalente. Au-delà de son efficacité potentielle capable de concurrencer l'archerie, l'important est qu'il engendre la crainte. Des facteurs psychologiques tel le bruit fracassant assimilé à des forces magiques destructives comme le tonnerre ont pu jouer un rôle dans ce sens. Citons par exemple THÉBAULT DE LA MONDERIE (1857) : «Ils se jetèrent à terre en tremblant et me prièrent de ne plus tirer», dont les paroles font écho à ce dialogue contemporain (GRENAND, 1982) entre un homme et sa mère lui racontant un épisode de découragement wayāpi au cours d'une guerre ancienne :

«Pekū, la mère : *Ils en ont fait tellement, les Blancs ! Et les Noirs, c'est bien la même chose!*

– Lā, le fils : *Avec les fusils ?*

– Pekū : *Avec leurs fusils. C'est avec cela qu'ils faisaient. Les nôtres ne tiraient même plus leurs flèches; ils ne tiraient plus leurs flèches...»*

Même si la crainte fut sans aucun doute la réaction première des Wayāpi, l'affaire des Namikwan évoquée plus haut montre aussi qu'ils prirent bien vite conscience des potentialités de l'arme à feu. En vérité peut-on imaginer des guerriers ne pas convoiter un tel véhicule de puissance ? Car c'est bien à la guerre et à rien d'autre qu'est liée tout d'abord l'émergence des premières armes à feu et de ce point de vue, tant les archives que les récits wayāpi sont cette fois-ci en accord parfait.

La suite des événements va modifier la situation des Wayāpi à un point tel qu'elle nous amène à prendre davantage en compte les facteurs historiques dans les aléas du changement. En effet après 1830, les Wayāpi, subissant d'effroyables épidémies, vont décroître rapidement et s'atomiser sur un territoire immense (plus de 30 000 km² pour une population probable de 800 à 900 personnes vers 1870-1880). L'usage de la violence, même s'il continue de peser lourd dans les rapports entre communautés, ne gardera plus que le caractère de simples et sporadiques vendettas, les récits contemporains n'évoquant à leurs propos que l'usage de l'armement traditionnel tel que nous l'avons défini précédemment.

Pourtant, durant toute la période couverte par les récits de voyageurs entre 1819 et 1891, les allusions au fusil, même si elles n'occupent jamais le centre des propos, ne sont point absentes. En effet si au début des contacts, les Wayāpi craignent les armes à feu, il apparaît bien vite qu'elles deviennent un objet de convoitise⁹, non pas pour faire la guerre mais comme symbole de pouvoir, et surtout, étape essentielle du changement de représentation, pour chasser.

Hormis les voyageurs, officiels à des degrés divers, que je cite, nous savons par les textes manuscrits d'archives que la traite, très active dans le bassin de l'Oyapock entre 1835 et 1850, porte non seulement sur les curiosités, les hamacs et les animaux apprivoisés (base classique du commerce depuis la fin du XVII^e siècle avec l'ensemble des ethnies de la région) mais aussi sur la farine de manioc torréfiée (*farinha* au Brésil, *couac* en Guyane Française). Les villages amérindiens sont alors régulièrement envahis par les petits colons du bas-Oyapock qui tentent, dans le cadre d'une économie esclavagiste en crise, de compenser leurs maigres revenus par un commerce rêvé à haut profit mais

⁹ On pourrait appliquer aux Wayāpi cette remarque de LOHSE (1988) concernant le commerce entre Européens et Amérindiens en Amérique du Nord : «With its machined steel barrel, brass and iron finishes and heavily varnished, carved wood stock, the gun was physically attractive and was first prized for notions of magical attribute. [...] At first, only powerful individuals could obtain a gun.»

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

souvent aléatoire, si l'on se réfère aux textes contemporains de BAGOT (1849) et de MARIN & MAZIN (1856).

Certes, les fusils ne figurent pas dans le troc ordinaire, mais les chefs en reçoivent cependant comme cadeau de prestige. Plus encore, les Européens lors de leurs déplacements étant dépendants du gibier pour leur ravitaillement, favorisent implicitement la familiarisation avec les armes à feu prêtant, le temps d'un voyage, des fusils aux Wayāpi qu'ils recrutent comme guides accompagnateurs. THÉBAULT DE LA MONDERIE indique par exemple lors de son voyage de 1836 :

«Je donnais à chacun d'eux un fusil et ils s'armèrent aussi de leurs flèches», tandis que quarante ans plus tard, CREVAUX (1883), répondant à la demande du jeune Wayāpi Yāwi, note :

«Je n'hésite pas à lui confier [mon fusil] après lui avoir montré la manière de s'en servir.»

Ces citations suggèrent tout d'abord que les Wayāpi, en excellents chasseurs qu'ils étaient et sont toujours, oublièrent rapidement leurs premières craintes et apprirent facilement, tout comme les Makushi observés par KOCH-GRÜNBERG (1982) au début de ce siècle, à manipuler le fusil et à bientôt l'employer avec une habileté égale à celle qu'ils déployaient avec leur armement indigène.

Ceci posé, la situation évoquée par les textes du XIX^e siècle trahit sans doute, une fois de plus, un climat de frustration puisque l'objet convoité soit n'est possédé que par des chefs, acquérant ainsi une valeur de prestige (la vie du chef Pierre-Louis, collaborateur par excellence des Blancs selon un récit wayāpi, en offre une excellente illustration), soit reste sous le contrôle des Blancs et n'est dans ce cas manipulé que par des individus de confiance.

Pour faire bonne mesure, il convient de rappeler que la frustration que j'évoque à propos de l'armement était aggravée par des facteurs très pratiques, telles la fragilité et la complexité des munitions ainsi que la difficulté d'entretien des pièces métalliques. Jusqu'à Coudreau inclus, c'est-à-dire jusqu'à l'extrême fin du XIX^e siècle, les rares fusils possédés par les Amérindiens sont des armes à percussion, le plus souvent monocanon, quelquefois pourtant à deux canons juxtaposés, se chargeant par la gueule à l'aide d'une baguette, cependant que les composants des munitions sont séparés : la poudre (contenue dans une poire), les capsules, les amorces et enfin les plombs. Seuls les voyageurs de la fin du siècle comme Coudreau utiliseront pour leur usage personnel – mais les Amérindiens sauront bien vite en apprécier la qualité – des armes à canon basculant chargées par la culasse, équipées de canons *choke-bored* et alimentées par des cartouches préfabriquées graissées pour leur conservation.

En définitive, tout au long de la période allant du dernier quart du XVIII^e siècle au premier quart du XX^e siècle, la présence du fusil est indubitablement très sporadique. Aux désavantages techniques s'ajoute sans doute un facteur

sociologique. Tant que les Wayāpi furent assez nombreux et leurs villages isolés – en tout cas hors d'atteinte d'éventuelles représailles –, les Européens en visite purent se sentir à leur merci et se montrer en conséquence très réticents à leur fournir des armes à feu. Je fonde cette hypothèse sur les fantasmes classiques de la mentalité coloniale (encore très prégnants de nos jours tant chez les militaires que les gendarmes) bien qu'ils ne transparaissent pas clairement dans les récits des voyageurs. En effet, en dehors du récit de MARIN & MAZIN (1856) qui essayèrent une attitude hostile tant des Wayāpi que des Émerillon, les autres observateurs semblent ne s'être jamais sentis véritablement en état d'insécurité au milieu des Amérindiens. Plus encore, nombre d'entre eux considèrent même l'arc et la flèche comme des armes tout aussi redoutables que le fusil. S'il y a donc eu réticence de leur part à distribuer des armes à feu, il faut davantage l'attribuer à des facteurs psychologiques telle la sauvegarde du prestige à posséder un objet rare.

2.2. De l'arc au fusil : vers une appropriation

Durant les longues années qui séparent le dernier voyage de Coudreau (en 1891) et l'expédition de «redécouverte» du Dr. Heckenroth (en 1938), les Wayāpi (à l'exception cependant des habitants du moyen Oyapock), ne furent plus visités. Durant toute cette période, la source des objets d'origine européenne se situait dans la vallée du Maroni, 200 km plus à l'ouest. Après un long itinéraire de 400 km passant par les Noirs Boni (Aluku), les Wayana de l'Itany puis ceux du Jari, les objets désirés atteignaient les Wayāpi du Kouc, puis enfin ceux des sources de l'Oyapock. Au terme de ce parcours, les objets troqués par les Wayāpi se limitaient, selon les témoignages que nous avons recueillis dans les années soixante-dix tant du côté des donneurs que de celui des receveurs, à des fers de hache usagés, des machettes émoussées, des hameçons, des perles d'origine hollandaise, quelques longueurs de tissu rouge et de rares marmites ventrues, en échange de chiens dressés pour la chasse, de boules de coton filé, de hamacs tissés, d'arcs et de couronnes de duvet de toucan et d'agami. De fusil, point ! HECKENROTH & BAUP (1938), HURAUULT & FRIBOURG-BLANC (1949), AUBERT DE LA RÛE (1950) sont unanimes : seuls l'arc et la flèche étaient utilisés lors de leurs visites. En écho, nos informateurs âgés qui ont bien connu cette époque confirment pleinement leurs dires, y ajoutant leur fascination devant les fusils de chasse modernes de leurs hôtes.

Il est vrai que les équilibres étaient désormais rompus. Au cours des longues décennies d'isolement où l'univers wayāpi s'était perpétué au sein de petites cellules humaines décidées à survivre face à des barbaries dont l'interprétation était si complexe, l'armement des Blancs (et les Blancs eux-mêmes !) avait bien changé. Ils revenaient avec des armes de bonne qualité, les premiers moteurs hors-bord mais surtout des médicaments efficaces face aux

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

maladies importées. Au cours de ces années, lors des rares voyages que des leaders wayāpi accomplirent dans le bas Oyapock (les Blancs montent le fleuve, les Wayāpi le descendent), ils découvrirent ainsi pêle-mêle, le bateau à vapeur (pourtant moribond !), l'automobile, l'avion et l'hôpital.

Feu Miso m'évoqua souvent sa première vision d'un avion survolant l'Oyapock (il s'agissait sans doute de l'un de ces appareils américains des forces de libération du territoire entre 1940 et 1944). Ses compagnons et lui l'assimilèrent à l'un des monstres qui jalonnent le pays wayāpi et, pagayant de vive force, se mirent à couvert des arbres de la berge. Ce ne fut qu'une fausse alerte ! Tout s'accéléra pourtant, les Wayāpi entraient dans la modernité.

Comme tant d'autres objets, le fusil devint partie intégrante de la vie wayāpi. Pourtant les événements se reproduisirent d'abord comme au siècle précédent. Dès 1939, le chef Eugène Ināmu nommé «Grand Man» des Wayāpi reçoit un fusil de chasse; puis c'est le tour du chef Pierre Yakanali en 1947. Notons qu'il s'agit là d'une action diplomatique de la France visant à s'attacher leur fidélité. Comme précédemment les mêmes problèmes surgissent bien qu'à un degré moindre : les munitions sont rares et si les cartouches cartonnées sont plus sûres que l'équipement du XIX^e siècle, le fort degré d'hygrométrie de l'air (la nuit, il avoisine 95%) entraîne rapidement leur gonflement. On les étale sur des nattes au grand soleil de midi mais au bout de quelques semaines, si le carton sèche bien, c'est la poudre qui ne supporte plus ce traitement. Le fusil, lui, tient mieux le choc : comme l'arc, on le graisse à l'huile de carapa, un morceau de pagne rouge emmanché sur un roseau à flèche suffisant à nettoyer le canon.

Dans sa fonction de pourvoyeur de viande, le fusil va rapidement être utilisé de façon remarquable, faisant mentir les pourfendeurs des méfaits de l'acculturation. Alors que l'arc est une arme individuelle, les fusils sont d'abord utilisés collectivement : les premières armes de qualité de la période 1947-1970 vont circuler à l'intérieur des familles étendues. Pour la période ici envisagée, cette affirmation joue principalement pour le moyen Oyapock où la création en 1948 d'un petit poste administratif sera pendant de longues années la source d'un ravitaillement en munitions régulier quoique modeste. Après 1962 la même situation sera vraie pour le haut Oyapock avec l'instauration des missions trimestrielles de la gendarmerie et bisannuelles de la médecine de secteur installée à Saint-Georges de l'Oyapock. Pour les communautés du Kouc et de l'Amapari au Brésil, la situation du XIX^e siècle perdurera jusqu'à l'immigration du premier groupe en 1969-1970 sur l'Oyapock¹⁰ et les contacts progressifs des

¹⁰ En 1969, au cours du franchissement du partage des eaux entre les bassins de l'Amazone et de l'Oyapock, ayant prêté mon fusil à un Wayāpi du Kouc pour qu'il tire un pécaré à collier et reproduisant bien involontairement les rapports caractéristiques du siècle passé, je le vis tenir l'arme à bout de bras et fermer les yeux lorsqu'il appuya sur la détente.

seconds avec l'organisme de tutelle brésilien (FUNAI) au cours des années qui suivront.

Ceci précisé, je concentrerai mon propos sur les villages du haut Oyapock. A notre arrivée (celle de Françoise et Pierre Grenand) en 1969, et d'avantage encore lors de notre installation en 1971, les fusils sont présents; on compte alors, pour un total de 39 hommes (grands adolescents et adultes) en âge de chasser, quatre armes à feu en état de marche dans la communauté principale, le village Zidok, et deux au village de Kamala-Pina. Il s'agit à cette époque de bons fusils de chasse cal. 16 à un coup, à canon basculant pour le chargement, tous de la marque Manufrance, sauf une arme de qualité excellente, de la marque Verney-Caron. Leur prestige est grand et leur efficacité reconnue. Néanmoins, la pénurie récurrente de munitions immobilise le plus souvent ces armes que l'on a pu voir soigneusement posées à plat sur des claies dans l'ombre des toitures, à côté des flèches et des arcs. Les cartouches alors utilisées sont encore en carton imperméabilisé, cependant que les cartouches plastifiées, qui viennent de faire leur apparition, jouissent déjà d'une haute réputation. Cette réputation court si loin que l'on voit alors des cartouches, allant toujours par trois, trôner sans protection sur les plats-bords avant des embarcations, prêtes à servir. Très vite, les chasseurs comprendront que des infiltrations d'humidité sont cependant toujours possibles par l'amorce, et l'on verra surgir toute une panoplie de protection : petits sacs en tissu cousus que l'on porte en bandoulière, sacs en plastique que l'on coince sous la ceinture du pagne, amarrage sur une liane, portée en sautoir dans le dos, des trois ou quatre cartouches jugées suffisantes pour une sortie de chasse, ou enfin, luxe suprême, quoique de transport infiniment plus contraignant, boîte étanche en plastique.

Très rapidement, les Wayāpi vont profiter de circonstances totalement nouvelles pour s'approprier les fusils tant désirés. Depuis le milieu des années soixante, une politique de contrôle à l'accès de leur territoire, associée à celle de contacts progressifs, a été mise en place par le gouvernement. Toute forme de troc inégal se trouve ainsi virtuellement condamnée, puisque les seuls intermédiaires sont désormais des fonctionnaires de la République (instituteurs et gendarmes). Entre 1971 et 1976, des opportunités de vente d'artisanat de haute qualité mises en place par la Préfecture de la Guyane vont permettre, en raison des prix de vente élevés, de drainer une masse monétaire considérable en direction des villages wayāpi du haut Oyapock. Ce facteur suffit à lui seul à expliquer l'introduction accélérée des armes à feu chez les Wayāpi. C'est ce même facteur qui leur ouvre la porte à la sélection de leur armement, tant au niveau de l'arme elle-même qu'à celui des munitions. Dans un premier temps, la demande se concentra sur les munitions (2 000 cartouches annuelles environ pour les trois communautés entre 1971 et 1974 selon nos enquêtes). Avec la première attribution des Allocations Familiales Agricoles en 1975, l'augmentation des armes à feu explosa littéralement.

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

Les achats passèrent alors de :

1972	1 fusil		1975	9 fusils
1973	2 fusils	à :	1976	9 fusils
1974	3 fusils			

soit : 6 fusils acquis en trois ans, contre 18 acquis les deux années suivantes, ce qui fait 24 fusils au total. Bref, cinq années seulement ont suffi pour transformer des chasseurs à l'arc en chasseurs au fusil. Depuis, la tendance s'est d'autant moins démentie que, la remontée démographique aidant, toute une classe de grands adolescents ou jeunes adultes, la plupart mariés et père de famille, sont venus grossir le rang des chasseurs, avec l'envie de porter beau qui caractérise toute jeunesse impétueuse.

3. De l'objet à sa représentation

Une fois démontré que le passage de l'arc au fusil fut très lent, voire même marqué par des phases de recul, et surtout qu'il fut lié à des facteurs historiques aussi complexes que la propre modification de l'archerie entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècles, subsiste une question essentielle.

Pourquoi, à un moment donné de leur histoire, les Wayāpi ont-ils décidé d'adopter massivement un objet dont ils savaient qu'ils ne maîtrisaient pas la chaîne opératoire ? Précisons d'entrée de jeu qu'ils sont parfaitement conscients de la fragilité de leur choix et des risques (de rupture dans l'approvisionnement, entre autres) qu'ils courent. Il n'est pas rare de les voir s'enquérir auprès des étrangers qui les visitent, s'il ne s'en trouve pas un, parmi eux, capable de fabriquer des armes à feu et susceptible de le leur apprendre. Le problème d'obtention de la matière première, immédiatement en amont de la fabrication, semble moins les gêner. Eux qui, jusqu'à il y a encore peu de temps, contrôlaient de haut en bas la fabrication de l'essentiel de leurs biens, restent d'ailleurs profondément songeurs devant l'hyper-spécialisation, le corporatisme et le cloisonnement technique de notre société. L'absence de maîtrise de la chaîne opératoire n'a pourtant pas été suffisante pour faire obstacle au changement.

Tournons-nous vers la fonction. L'égalité de fonction entre arc et fusil n'a vraiment été réalisée, nous l'avons vu, que dans la seconde moitié du XX^e siècle, quand, réunis dans un seul concept, celui d'*arme*, -l a p a , ils ont été, aussi bien l'un que l'autre, synonyme de réussite cynégétique, beaux objets dont on évoque les performances, liens tangibles entre la proie et le chasseur, compagnons rassurant l'homme immergé dans la forêt dominée par les maîtres des animaux, enfin, symboles éminents de la masculinité.

Aujourd'hui, et depuis moins d'une dizaine d'années, le fusil remplit seul la fonction cynégétique¹¹. Une des raisons majeures, au niveau de la fonction toujours, de ce succès, réside dans le fait que, contrairement à une opinion répandue, l'emploi du fusil s'est moulé dans les pratiques de chasse déjà existantes. Comme l'arc et la flèche, les Wayāpi l'utilisent pour chasser devant soi, en tenant compte du degré de prévisibilité des espèces (GRENAND, 1980 et 1993). Comme avec l'arc et la flèche, ils approchent la proie au plus près, ne tirant jamais au jugé et toujours à l'arrêt et au posé. Enfin, autre point essentiel de la convergence qui s'est instaurée, les Wayāpi comparent de façon tout à fait explicite leur riche panoplie de flèches avec le large éventail de types de cartouches ou de plombs de chasse dont ils peuvent disposer. Pour bien comprendre à quel niveau se situe l'appropriation de la technique nouvelle et de l'objet nouveau, il suffit de rappeler avec quel soin, quelle patience et quelle rigueur les Wayāpi, ne se fiant pas (et avec juste raison) à des jugements totalement impressionnistes venus de l'extérieur, ont testé, année après année, chaque type de plomb avec chaque espèce de gibier, ainsi que chaque type de fusil en fonction de chaque type de chasse : furent ainsi mis à l'épreuve les différents calibres, le nombre de canons et leur position respective, les modes de chargement et d'éjection des cartouches, la robustesse et le silence du mécanisme, la résistance de la crosse aux chocs et à l'humidité, l'équilibre et le poids de l'arme, etc.

C'est grâce à cet apprentissage pragmatique, mené sans maître, et basé sur une série de critères fondés sur ceux de la chasse à l'arc (critères que les observateurs inattentifs prenaient pour de la fantaisie ou des caprices), que les Wayāpi devinrent en un temps record, non seulement de bons chasseurs au fusil, mais encore de fins connaisseurs des armes de chasse.

Contrairement à ce qui est parfois avancé dans les travaux contemporains pour d'autres Amérindiens, les Wayāpi ne retiennent pas la détonation du fusil, opposée au sifflement de la flèche, comme une entrave à l'activité cynégétique. Sans doute doit-on les suivre sur cette voie, surtout si l'on se livre au calcul suivant : actuellement, les communautés du haut Oyapock brûlent environ 4 000 cartouches par an sur un territoire de 770 km², ce qui revient à dire qu'ils ne produisent pas plus de cinq détonations par km² et par an. Cette perturbation sonore est en effet dérisoire si on la compare, par exemple, à la fréquence des

¹¹ Par contre, dans les activités halieutiques, l'arc et la flèche, absolument pas concurrencés par le fusil, restent d'un emploi d'une haute fréquence. Sans vouloir entrer dans un domaine de réflexion différent de celui qui m'intéresse ici, je me contenterai de noter que la ligne et l'hameçon métallique ont permis d'exploiter de nouvelles niches écologiques, telles que les eaux profondes de saison de pluies. Plus que le fil et l'hameçon, c'est l'épervier qui intervient en concurrent direct de l'archerie puisque, comme elle, il est utilisé dans les eaux rapides et peu profondes de saison sèche. Mais les grandes pêches au poison dans les petites rivières ou les rapides du fleuve offrent autant qu'avant l'occasion à tous les hommes, adultes, adolescents ou enfants, de prouver leurs talents de bons archers.

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

grosses branches cassées par le vent qui pètent avec fracas ou bien à celle des arbres qui s'écroulent lourdement sur le sol, entraînant une foule d'autres dans leur chute. Je terminerai simplement en rappelant que dans cet univers tout uniment forestier, les bruits sont très vite tamponnés et comme étouffés dans l'air ouaté.

Il est pourtant un type de chasse difficilement compatible avec l'emploi du fusil, je veux parler de la chasse à l'affût sous ou même sur (à l'aide de plates-formes) les arbres en fruits, qui, à certains moments de l'année, concentrent les oiseaux. Il n'est pas contestable que la détonation ne soit pas, cette fois-ci, réellement perturbante. Pourtant, l'effet perturbateur ne semble pas porter sur la production, qui n'accuse pas de baisse sensible, mais sur le temps de la partie de chasse, qui s'infléchit au contraire à la hausse : en effet, les chasseurs doivent battre méthodiquement un secteur de forêt à la recherche des arbres ou des palmiers où ils savent pour l'heure trouver leurs proies occupées à la consommation des fruits.

Je n'ai pas procédé, contrairement à YOST & KELLEY (1983), à des mesures comparatives de rendements de chasse entre armes traditionnelles et armes importées, mais notre présence permanente dans les communautés du haut Oyapock entre 1971 et 1976 (époque du changement technologique), ainsi que nos séjours quasi annuels depuis lors jusqu'à aujourd'hui me permettent d'avancer avec certitude qu'il n'y a pas eu de changement dans les rentrées de gibier par tête d'habitant, le seul changement significatif ayant porté sur l'augmentation globale du tonnage, s'accompagnant d'une sensible augmentation de l'aire chassée. Ce gonflement s'explique d'ailleurs simplement par l'augmentation notoire et rapide du nombre de chasseurs (et celle des bouches à nourrir), due au récent accroissement naturel de la population, et non par un changement des habitudes de chasse. En tout état de cause, rien n'indique actuellement que l'introduction du fusil soit accompagnée, comme RAMBO (1978) le montre pour les Negritos de Malaisie, d'une raréfaction du gibier.

Face à ces constats, deux modes de raisonnement peuvent être adoptés :

– Le fusil n'est pas utilisé différemment de l'arc et les chasseurs ne retirent aucun avantage écologico-économique de son adoption, bien au contraire : en effet, d'une part ils sont tributaires de l'achat d'un objet qu'ils ne savent pas produire; d'autre part, un type de chasse est entravé par l'utilisation du fusil, il s'agit comme on l'a vu de la chasse à l'affût. Les Wayāpi opposent à ce raisonnement une série d'arguments technologico-économiques, au demeurant tous exacts : les flèches sont fragiles et doivent donc être fabriquées souvent et en grande quantité; le nombre de matériaux que nécessite leur fabrication est de surcroît élevé et long à réunir. De plus et surtout, le bois d'arc est devenu un matériau rare, voire très rare, et la gestion des gisements d'arbres tombés est souvent au cœur de controverses intervillageoises. Enfin, en réponse, les

cartouches sont peu volumineuses, cependant qu'armes et munitions, en l'état actuel de l'économie wayāpi, sont d'une obtention facile et garantie de suivi.

– On peut penser aussi que le fusil remplissant les mêmes fonctions que l'archerie, rien ne s'oppose à son adoption. La seule différence observable s'avère positive pour le fusil : elle réside dans le fait que la charge des cartouches à plomb s'écarte en gerbe, accroissant la probabilité d'impact, en particulier sur des gibiers de tailles moyenne et petite, alors que la flèche, par son impact isolé, fonctionne comme une balle.

On aura compris que le débat se réduit donc très vite à une tautologie dont on ne peut s'affranchir qu'en se tournant vers le discours que les Wayāpi ont élaboré, non pas simplement à l'égard du fusil, mais à l'égard de leur propre vision du monde.

Comme la plupart des Tupi (NIMUENDAJU, 1987; CLASTRES, 1974; VIVEIROS DE CASTRO, 1986), les Wayāpi entretiennent avec la nature un rapport d'angoisse. Ne pouvant parvenir à la divinité, ils sont sans cesse menacés par l'animalité. Or cette animalité, non seulement domine le monde forestier dont ils tirent avec sagesse leurs ressources, mais encore sourd du monde des Blancs. Les Wayāpi ne voient d'autre issue que l'alliance, qui se trouve à la fois devoir être comprise comme un processus de domestication et fonctionner comme une mise à distance. L'alliance est donc tentée, d'une part avec les forces de la nature, et en particulier les maîtres des animaux (c'est la principale tâche du chamane), d'autre part avec les Blancs, détenteurs d'outils et d'objets que l'on ne sait pas fabriquer (c'est le souci majeur des leaders francophones).

Car le nœud du débat est là : ce n'est pas la plus ou moins grande performance de ces objets qui est en jeu, mais bien la possibilité de les obtenir (voire de les produire) de façon continue. De ce point de vue, la symétrie ne se fait plus, aux yeux des Wayāpi, entre flèche et fusil, mais entre gibier et fusil. En effet, si les habitudes alimentaires du gibier sont parfaitement connues, comme est parfaitement dominé le maniement du fusil, ce sont d'autres facteurs, ici les maîtres invisibles des animaux, là des fabricants blancs inconnus, qui contrôlent la présence, l'abondance, la rareté ou bien même l'absence, du gibier et des armes.

Sous un tel éclairage, l'on comprend mieux la rapidité avec laquelle les Wayāpi ont su profiter de la conjoncture favorable (qu'ils savent ne pas être éternelle) pour acquérir en masse dans les deux dernières décennies des armes à feu. L'alliance semblait viable, il fallait en profiter pour exorciser l'angoisse. Y ont-ils réussi ? Non. L'angoisse, plus que jamais demeure. Ils savent qu'ils ne maîtrisent pas plus la fabrication du fusil que celle des autres objets européens. Ils reconnaissent donc que l'alliance n'est pas équitable. C'est à l'aune de cette prise de conscience qu'il faut mesurer le désir d'entrer dans la modernité de la

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

jeunesse wayāpi, aussi bien d'ailleurs que celle des autres Amérindiens de Guyane. Vouloir s'appropriier les techniques de l'autre ne signifie en aucun cas renoncer à ses propres valeurs. Mais quel sera le prix à payer avant de parvenir à cet équilibre ?

Bibliographie

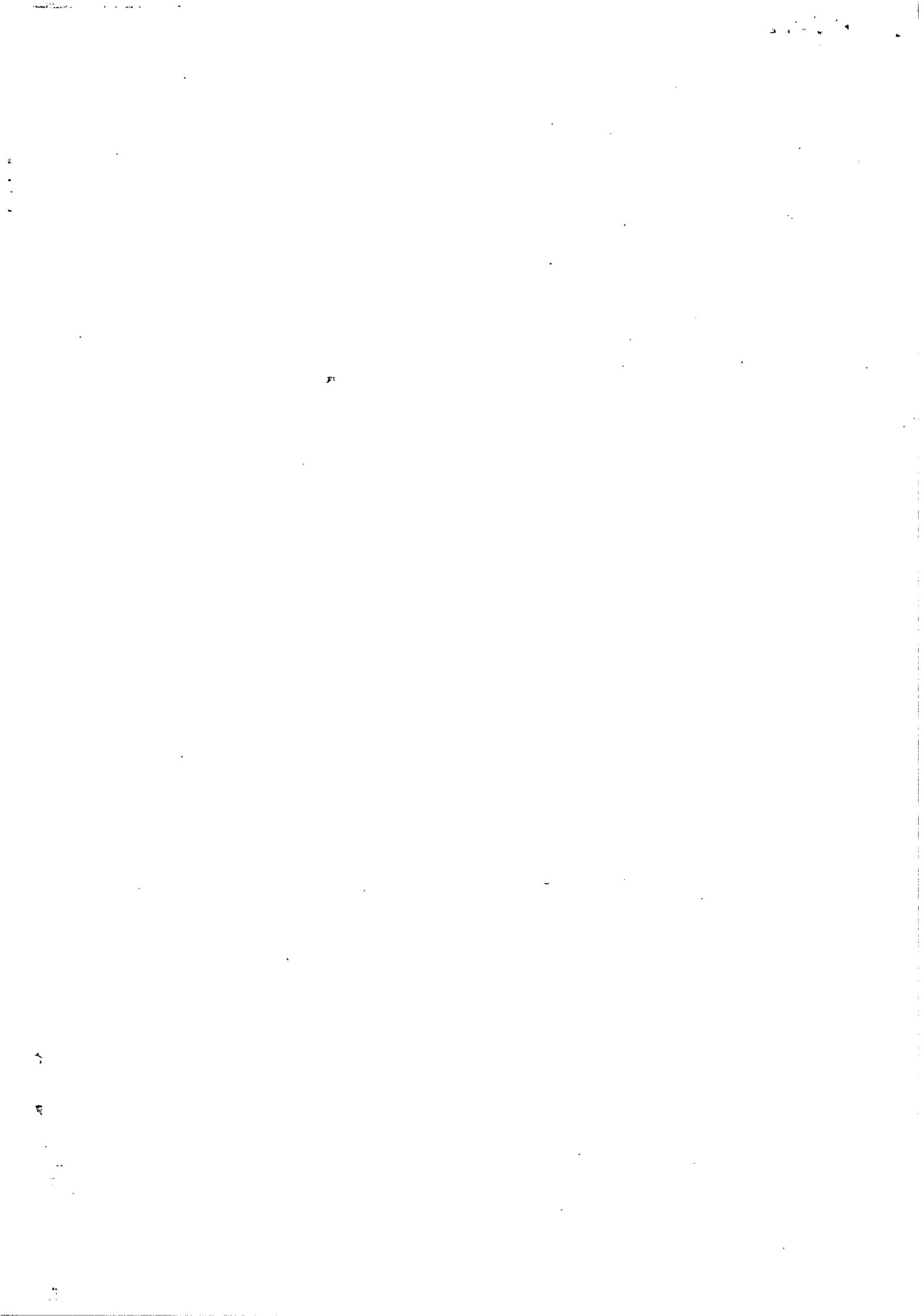
- ADAM DE BAUVE, E. & FERRÉ, P., 1833-34, Voyages dans l'intérieur de la Guyane, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1^{ère} série, t. 20 : 105-178; 2^e série, t. I : 165-178.
- ARNAUD, E., 1983, Mudanças entre grupos indígenas tupi da região do Tocantins-Xingu (Bacia Amazônica), *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi*, nova série, antropologia, 84 p., Belém.
- AUBERT DE LA RÛE, E., 1950, Quelques observations sur les Oyampi de l'Oyapock, *Journal de la Société des Américanistes*, XXXIX : 85-96.
- BAGOT, T. de, 1849, *Rapport de M. Bagot sur les Indiens de l'Oyapock et jusqu'à l'Amazonie, d'après des données recueillies de 1830 à 1836*, Archives privées de E. Abonnenc.
- BALÉE, W.L., 1992, *The persistence of Ka'apor culture*, Dissertation Information Service, n° 1416, Ann Arbor.
- BERG, C.C., 1972, Olmediaceae-Brosimeae (Moraceae), *Flora Neotropica*, Monograph 7, New York, Hafner Publishing Company.
- BRUNELLI, G., 1985, Bebe! Bebe!...Jikkoi! Les Zorós vont à la chasse, *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XV, 3 : 45-57.
- CHIARA, V., 1986, Armas : «Bases para uma classificação», *Suma etnológica brasileira*, 2, tecnologia indígena : 117-137, Petropolis, Vozes.
- CLASTRES, P., 1974, *Le grand parler. Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris, Seuil.
- COUDREAU, H., 1893, *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane Française, 1887-1891*, Paris, Hachette.
- CREVAUX, J., 1883, *Voyages dans l'Amérique du Sud*, Paris, Hachette.
- DOLÍNEK, V. & DURDÍK J., 1993, *Encyclopédie des armes*, adaptation française de J. Bertrand, Paris, Gründ.
- FRIKEL, P., 1973, Os Tiriyo : seu sistema adaptativo, *Völkerkundliche Abhandlungen*, Band V, Hannover.
- GRENAND, F., 1982, *Et l'homme devint Jaguar*, Paris, L'Harmattan.
- GRENAND, P., 1981, *Introduction à l'étude de l'univers wayāpi. Ethnoécologie des Indiens du haut Oyapock (Guyane Française)*, coll. «Langues et civilisations à tradition orale», 40, Paris, SELAF.
- 1982, *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayāpi*, coll. Travaux et documents, 148, Paris, ORSTOM.
- 1993, Fruits, animals and people : hunting and fishing strategies of the Wayāpi of Amazonia, in C.M. Hladik et alii (eds.), *Tropical forests*,

Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques

people and food : biocultural interactions and applications to development, Man and the Biosphere series, 13 : 425-434, Unesco and the Parthenon Publishing Group.

- HEATH, E.G. & CHIARA, V., 1977, *Brazilian Indian Archery*, The Simon Archery Foundation, Manchester Museum, Manchester.
- HECKENROTH, Dr. M. & BAUP, J. 1939, *Rapport de la tournée effectuée du 27 Juillet au 15 Septembre 1939 sur la bassin de l'Oyapock*.
- HURAUULT, J. & FRIBOURG-BLANC, A., 1949, *Mission astrogéodésique de l'Oyapock (Guyane Française)*, Juillet-Novembre, Paris, IGN.
- KERKOVE, 1760, *Extrait d'un journal fait par M. Kerkove*, Bibliothèque Nationale, nouv. acq. fr. 2577.
- KOCH-GRÜNBERG, T., 1982, *Del Roraima al Orinoco*, t. III, etnografia, coll. historico-economica, Ediciones del Banco Central de Venezuela, Caracas.
- LECOINTE, P., 1922, *L'Amazonie brésilienne : le pays, ses habitants, ses ressources; notes et statistiques jusqu'en 1920*, T.II, Paris, A. Challamel, éd.
- LEPRIEUR, F., 1834, *Voyage dans la Guyane centrale*, *Bull. de la Société de Géographie de Paris*, 2^e série, t. I : 201-229.
- LEROI-GOURHAN, A., 1971, *L'homme et la matière*, coll. «Sciences d'aujourd'hui», Paris, Albin Michel.
- 1973, *Milieu et techniques*, coll. «Sciences d'aujourd'hui», Paris, Albin Michel.
- LOHSE, E. S., 1988, Trade goods, in W.C. Sturtevant (ed.), *Handbook of North American Indians*, vol. 4, History of Indian-White Relations : 396-403. Washington, Smithsonian Institution.
- MARIN & MAZIN, 1856, *Relation de voyage de Marin et Mazin dans l'intérieur de la Guyane chez les Emerillon*, Archives privées de ME. Abonnenc.
- MÉTRAUX, A., 1928, *La civilisation matérielle des tribus tupi-guarani*, Paris, P. Geuthner.
- 1949, Weapons, in J.H. Steward (ed.), *Handbook of South American Indians*, vol. 5 : 229-263, Washington, Smithsonian Institution.
- NIMUENDAJU, C., 1987, *As lendas da criação e destruição do mundo como fundamentos da religião dos Apapocúva-Guarani*, São Paulo, Hucitec.
- OLIVEIRA, A.E., 1970, Os Índios Jurúna do alto Xingu, *Dédalo*, VI, 11-12, São Paulo, Museu de arqueologia e etnologia.
- PIO CORRÊA, M., 1984, *Dicionário das plantas úteis do Brasil*, 6 vol., Instituto Brasileiro de Desenvolvimento Florestal, Brasília.
- RAMBO, A.T., 1978, Bows, blowpipes and blunderbusses : ecological implications of weapons change among the Malaysian Negritos, *The Malayan Nature Journal*, 32 (2), 209-216.

- RIBEIRO, D., 1979, Frontières indigènes de la civilisation, Paris, Union Générale d'éditions, Coll. 10 x 18, n° 1316.
- RIVIÈRE, P., 1984, Individual and society in Guiana, a comparative study of Amerindian social organization, *Cambridge Studies in Social Anthropology*, 51, Cambridge University Press.
- RIZZINI, C.T., 1986, *Árvores e madeiras uteis do Brasil : Manual de Dendrologia Brasileira*, 2a edição, São Paulo, Ed. E. Blücher Ltda.
- ROTH, W.E., 1924, An Introductory Study of the Arts, Crafts and Customs of the Guiana Indians, *Annual report of the Bureau of American Ethnology*, 38 : 25-745, Washington, Smithsonian Institution.
- 1929, Additional Studies of the Arts, Crafts and Customs of the Guiana Indians, *Annual report of the Bureau of American Ethnology*, 91 : 1-109, Washington, Smithsonian Institution.
- SIGAUT, F., 1987, Des idées pour observer, *Techniques et Cultures*, 10 : 1-12.
- THÉBAULT DE LA MONDERIE, F., 1857, *Voyages faits dans l'intérieur de l'Oyapock en 1819, 1822, 1836, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846 et 1847*, édité à Nantes.
- TONY, C., 1842, Voyage fait dans l'intérieur du continent de la Guyane, chez les Indiens Roucoyens par Claude Tony, mulâtre libre d'Approuague, 1769, in H. Ternaux-Compans, *Essais et Notices pour servir à l'histoire ancienne de l'Amérique*, t. XXVIII.
- VIVEIROS DE CASTRO, E., 1986, *Araweté : os deuses canibais*, Rio de Janeiro, Anpocs - Jorge Zahar.
- WAGLEY, C. & GALVÃO, E., 1961, *Os Indios Tenetehara : uma cultura em transição*, Rio de Janeiro, Ministério da educação e cultura.
- YDE, J., 1965, Material culture of the Waiwái, *Ethnografisk Række*, X, Nationalmuseets Skrifter, Copenhagen, The National Museum.
- YOST, J. A. & KELLEY, P. M., 1983, Shotguns, blowguns and spears : The analysis of technological efficiency, in Hames et Vickers (eds.), *Adaptive responses of Native Amazonians*, New York, Academic Press, pp. 189-224.



TRANSITIONS PLURIELLES
exemples dans quelques sociétés
des Amériques

Françoise GRENAND & Vladimir RANDA
éditeurs

Cierre

SELAF n°349

PEETERS
PARIS
1995

